



Conférence donnée au cours de la session 2008 des Semaines Sociales de France, "Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?"

Prologues

Jérôme Vignon, le président des Semaines sociales de France, accueille Messieurs Gérard Collomb, le maire de Lyon ; Michel Mercier, le président du Conseil Général ; Jean-Jack Queyranne, le président du Conseil régional de Rhône-Alpes ; le Cardinal Philippe Barbarin, archevêque de Lyon ; Azzedine Gaci, le président du Conseil régional du culte musulman de Rhône-Alpes ; le grand rabbin de Lyon, Richard Wertenschlag.

GERARD COLLOMB

Pour la sixième fois, Lyon accueille les Semaines sociales de France. Pour notre ville, c'est toujours un moment particulier puisque, comme vous l'avez rappelé, Monsieur le Président, c'est ici, à Lyon, qu'il y a plus d'un siècle, la Chronique Sociale de France lança ses assises. Depuis leur origine, ces rencontres privilégient l'écoute, le dialogue, l'ouverture, avec la volonté constante de mettre l'homme au cœur de tout projet, de toute réflexion. Les

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

Semaines sociales de France ont inspiré, on le sait, quelques-unes des plus grandes conquêtes sociales de notre pays : l'assurance maladie universelle ; les allocations familiales ; l'accès au logement pour les plus démunis ; l'éducation ; la famille ; la santé ; l'écologie ; l'Europe ; l'immigration ou le co-développement. Par leur réflexion, les Semaines sociales montrent toujours leur capacité à mettre la pensée en mouvement.

Le thème, cette année – « Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ? » – s'ancre donc dans la tradition de vos rencontres. Vous vous interrogez sans tabou face aux mutations de notre société pour débattre des grands enjeux : montée des tensions internationales, montée des intégrismes. Dans une période lourde d'incertitudes, on voit bien que le repli communautaire peut jeter le doute sur notre capacité à vivre ensemble dans la concorde et la solidarité. Pourtant, dans le même temps, l'actualité venue par exemple des États-Unis nous montre que l'espoir est permis, que des démocraties vivantes peuvent être porteuses d'un avenir plus serein, fait de respect, de tolérance, d'unité entre les hommes. Le thème de vos assises montre à quel point vos réflexions sont en phase avec les interrogations et les aspirations les plus profondes de notre temps. C'est pourquoi je suis heureux d'ouvrir avec vous ces rencontres, à la fois véritable université itinérante et laboratoire de la modernité sociale dans notre pays.

Oui, Mesdames et Messieurs, il existe à Lyon une tradition de dialogue entre les religions. Elle est même fondatrice de notre histoire ! C'est, avant la guerre, un abbé lyonnais, l'Abbé Couturier, qui jette les bases du premier dialogue entre catholiques et protestants. C'est, pendant la guerre, les Amitiés chrétiennes, qui réunissent catholiques et protestants dans la même volonté d'un sursaut spirituel contre l'occupant nazi, d'une aide

commune aux juifs alors persécutés. C'est bien évidemment la grande figure du Cardinal Decourtray prenant position pour un acte fort de repentance de l'Église par rapport aux juifs et, en même temps, engageant les prémices d'un dialogue entre musulmans et chrétiens. C'est lui qui, par exemple, était venu dans notre Conseil municipal prendre position pour la création de la Grande Mosquée de Lyon ; il disait alors : « Ne cessons jamais de rappeler que seul le respect total peut fonder entre les hommes des relations de paix ».

Aujourd'hui, cette volonté s'incarne encore dans l'action que nous menons ensemble. Et lorsque le Cardinal de Lyon, le Président du Conseil Régional du Culte Musulman, le Recteur de la Grande Mosquée sont allés ensemble à Tibhirine pour se recueillir sur les tombes des sept moines trappistes assassinés, c'était évidemment un acte très fort. Oui, nous voulons vivre dans la concorde et la solidarité et donc nous nous reconnaissons dans l'esprit de dialogue qui était celui des Pères fondateurs de la Chronique Sociale de France : Marius Gonin, Victor Berne, Augustin Crétinon, Joseph Vialatoux, Emmanuel Gounot. Comme vous l'avez rappelé, Monsieur le Président, leur idéal émergeait dans un contexte historique, marqué par l'Encyclique *Rerum Novarum*, qui affirmait la volonté des catholiques de rendre toute sa dignité à la condition ouvrière. Il s'agissait déjà alors de jeter des ponts.

Aujourd'hui, c'est entre les hommes des différents continents, à travers les différentes religions qu'ils pratiquent, qu'il faut jeter ces ponts. Je crois que vos assises sont un témoignage fort de votre volonté commune mais, si vous le voulez bien, je dirais de notre volonté commune de faire en sorte qu'au travers de ce dialogue nous puissions jeter les bases d'un monde de paix pour le 21^e siècle.

MICHEL MERCIER

Monsieur le Maire vient de retracer le cadre dans lequel vous allez travailler : le cadre géographique, celui de Lyon, avec l'histoire qui est la nôtre, profondément marquée par le christianisme social, à la base même de notre façon d'agir. Je voudrais vous dire en quelques mots ce que j'attends en tant qu'élu, en tant qu'homme politique aussi, des travaux que vous allez mener ici.

Notre pays est un grand pays humaniste, mais nous nous trouvons confrontés aujourd'hui à un ensemble de crises où l'humanisme, qui apporte des réponses, trouve aussi ses limites. Nous avons, selon moi, besoin de forces spirituelles qui aillent au-delà et qui nourrissent cet humanisme. C'est un peu cela que nous attendons de vos travaux.

Lorsque la crise économique qui est là va frapper fortement, en premier lieu les plus démunis, les plus faibles, il va falloir que nous retrouvions en tant qu'élus et responsables à la fois des idées, des réflexes et des engagements qui ne nous fassent pas perdre de vue la valeur essentielle du respect des personnes. Il peut y avoir des mesures techniques, des mesures politiques de prise en charge et d'aide. Mais il doit toujours y avoir avant tout le respect des personnes. Votre session arrive en quelque sorte et malheureusement à point nommé.

Dans la période que nous vivons, les religions peuvent parfois être une menace, comme le rappelle le titre de votre session. Le nier serait nier l'évidence. Mais je crois que nous avons besoin d'hommes, de femmes de religion engagés pour baliser des chemins, montrer des voies. Nous avons salué en ouverture Emma Gounod. En tant qu'élu local, je me souviens que c'est son père qui a créé chez nous ce que nous appelons aujourd'hui les éducateurs de rue. Nous avons besoin à la fois de

lumières spirituelles et d'action concrète. Entre ceux qui peuvent montrer le chemin, ceux qui agissent les pieds dans la glaise, il faut un dialogue et une tension constante. C'est dans cette tension, où les politiques ont profondément besoin d'un éclairage spirituel, que l'on peut peut-être trouver ensemble, chacun dans le respect du rôle de chacun, des solutions, des avancées pour notre pays qui va en avoir bien besoin. Merci donc aux Semaines sociales d'être venues à Lyon pour penser avec nous comment construire une société où l'on soit simplement un peu plus heureux.

JEAN-JACK QUEYRANNE

Pour ouvrir votre 83e session, vous avez choisi de poser une question d'une extrême gravité. Car autour de nous, au nom de croyances religieuses, se multiplient des manifestations d'hostilités, de violences, de massacres, allant jusqu'à des conflits généralisés. « Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ? », vous demandez-vous. L'interpellation nous concerne tous, croyants ou non.

Certes, ce débat a déjà traversé les siècles, opposant ceux qui, à l'instar de Pascal, trouvent insupportable la condition de l'homme sans Dieu et ceux au contraire qui, depuis Lucrèce, critiquent les excès commis au nom de la foi – « tantum religio potuit suadere malorum », « tant la religion a pu conseiller de crimes ! » – ou dénoncent, tel Nietzsche, les illusions des arrière-mondes, et proclament la mort de Dieu...

Mais, après tant de siècles d'intolérance religieuse – domaine dans lequel, il faut bien l'avouer, le christianisme s'est particulièrement distingué, depuis les massacres commis par les Croisés jusqu'aux bûchers de l'Inquisition

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

et aux fureurs des guerres de religion du XVI^e siècle – la chose semblait entendue, du moins en Occident. Kant avait montré que l'homme de science et l'homme de religion ne pourraient jamais triompher l'un de l'autre, car les vérités dont ils s'estimaient porteurs n'étaient pas du même ordre.

Pourtant, dans un méchant retour de l'Histoire, à trop d'endroits de notre planète, les bannières des religions enveloppent des conflits. À se demander encore comment et pourquoi des espérances en un monde meilleur, en des paradis, peuvent générer tant d'horreurs ? « Puisque notre Dieu est avec nous, il ne peut être avec les autres », martèlent dans toutes les obédiences des prédicateurs, certes minoritaires, mais leurs paroles trouvent un large écho dans des populations en souffrance, en désarroi.

Il y a tout à craindre quand pouvoir temporel et croyances sont mêlés, quand les frontières entre le public et le privé deviennent poreuses. Dans sa grande sagesse, même si ce ne fut pas toujours simple, notre République a su, avec la loi de 1905, déconnecter les deux sphères. Cette chère laïcité, cette précieuse laïcité, préserve les intérêts de chaque citoyen, croyant ou non ; elle est un acte de pacification et de sérénité qui nous évite des querelles inutiles sur les mérites comparés de l'instituteur et du prêtre.

Elle vient consacrer cet ample mouvement de sécularisation engagé depuis la Renaissance dans toute l'Europe à des rythmes et des formes variés. Ce mouvement a vu des secteurs de plus en plus nombreux de l'activité et de la pensée humaine échapper à l'emprise du religieux, que ce soit en politique, en droit ou dans l'art. Il a porté le principe de la liberté de conscience que la Révolution, fille des Lumières, a inscrit dans la Déclaration de l'homme et du citoyen.

On le sait, la loi de 1905, au moment de son élaboration, concernait principalement les relations entre l'État et les institutions chrétiennes. Depuis, les mouvements de populations ont profondément modifié le paysage religieux de la France. Et notre laïcité doit relever de nouveaux défis, favoriser la cohabitation de plusieurs croyances. Elle, seule, peut le permettre, puisque ses principes sont ceux de la tolérance, du respect des autres, de la non-discrimination. Elle préserve un espace, la sphère publique, fondé sur la raison que tous les hommes ont en commun, sans interférence de la foi, ni des dogmes, sans qu'aucune religion puisse prétendre y imposer le primat de la révélation qui lui est propre sur les valeurs de la connaissance.

La preuve en est encore aujourd'hui, avec ce débat que vous organisez. Fondées en 1904 par deux laïcs, les Semaines sociales ont toujours eu le souci de lancer des passerelles, d'ouvrir le champ des réflexions, d'éviter le repli sur soi, sur ses seules croyances. La présence ici dans cette assemblée d'hommes et de femmes de cultures différentes a quelque chose de rassurant alors que les foyers s'embrasent.

En 2007, au Cap, se tenait le 6e Congrès mondial de la liberté religieuse. L'un des intervenants invitait à promouvoir « la séparation entre l'Église et la haine », church and hate, jeu de mots avec church and state, la séparation entre l'Église et l'État, référence à notre laïcité, cette spécificité française enviée de beaucoup, et appel à la raison, au dialogue entre toutes les communautés, appel à l'urgence, car il y a urgence.

Sans dialogue, comme celui que vous portez dans ces Semaines sociales, toutes les menaces nous guettent : celles du choc des civilisations et de la mort de l'homme. La responsabilité des religions comme celles des autres visions du monde n'est-elle pas d'abord de redonner du

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

sens et de la vigueur à l'humanisme ? Mais, sans dialogue, l'humanisme religieux restera un oxymore, une terrible contradiction dans les termes. Le monde contemporain fournirait au vieux Lucrèce d'innombrables occasions d'avoir eu raison...

Aux fanatiques et extrémistes d'aujourd'hui, il faut opposer ces exemples lumineux, ces hommes et ces femmes qui sans se montrer infidèles à leur croyance ne sont jamais meilleurs chrétiens, juifs ou musulmans que lorsqu'ils puisent dans leur foi la force et le courage de dépasser les déterminismes culturels, sociaux, anthropologiques, de leur appartenance à une communauté donnée. La foi qui les inspire n'est jamais plus admirable que lorsqu'elle les pousse à sortir d'eux-mêmes pour aller à la rencontre de l'autre.

C'est sœur Emmanuelle, qui vécut vingt-deux ans au milieu des chiffonniers du Caire, non pour les convertir mais pour soulager leur misère.

C'est le Grand rabbin Abraham Bloch, aumônier militaire, tué en 1917 par un obus alors qu'il apportait à un soldat moribond, qui l'avait pris pour un prêtre catholique, le crucifix que celui-ci lui demandait.

C'est le père Patrick Desbois, militant infatigable de la lutte contre le négationnisme, qui parcourt l'Ukraine afin de mettre au jour les fosses communes où les nazis et leurs complices enfouissaient les victimes juives de ce qu'on appelle désormais la Shoah par balles.

C'est le roi Mohammed V, Commandeur des croyants et descendant du Prophète, qui, lorsque le régime de Vichy voulut promulguer au Maroc le « statut des juifs », fit savoir au représentant de l'administration française qu'« il n'y [avait] pas de juifs au Maroc, mais seulement des sujets marocains » et ajouta qu'« il [fallait] prévoir cent cinquante étoiles jaunes supplémentaires pour les

membres de la famille royale, si cette disposition [était] imposée par la force ». Cela a suffi à faire reculer Vichy...

Habités par les vérités qu'ils pensent détenir, certains hommes de religion estiment qu'ils ont le devoir de faire triompher leur croyance, fût-ce au prix d'indicibles souffrances. Ceux-là, il faut le dire sans précautions oratoires, sont un danger pour nos sociétés, qui ont le droit et même le devoir de se défendre. Mais heureusement, il en est, non moins certains de détenir des vérités essentielles, pour lesquels le respect de l'autre, parce qu'il les enrichit, n'est pas contraire à leurs convictions, mieux, témoigne de leur foi en l'homme.

Que nous soyons croyants ou non, ces hommes et ces femmes, inspirés par l'amour, ne sont pas seulement un espoir pour leur propre communauté mais pour la société tout entière. À l'heure où nul ne sait comment contenir le flot de vase noire de l'obscurantisme et de l'intolérance qui déferle partout dans le monde, écoutons la belle, la brûlante parole de Louis Aragon :

*« Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat
Fou qui songe à ses querelles
Au cœur du commun combat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas »¹*

PHILIPPE BARBARIN

À Lyon, je considère comme une grâce l'amitié qui me lie aux responsables des communautés juive et musulmane. Nous vivons une étonnante et belle histoire, à laquelle nos communautés sont intérieurement associées.

¹ Louis Aragon, « La rose et le réséda » in *La Diane française*, Seghers, 1944

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

Il existe entre nous des liens de respect et de fraternité, qui viennent de loin et qui se fortifient au fil des années. Cette amitié se fonde sur une estime réciproque, qui n'est sans doute pas dénuée d'admiration pour la foi et le cheminement spirituel de l'autre.

Que les religions puissent être une menace pour la société, l'histoire le montre, malheureusement. Quand leur amour de la vérité et l'assurance de leur foi deviennent fermeture, arrogance ou intolérance, elles se mettent à exercer des pressions sociales ou psychologiques intolérables, à violenter les consciences, à contester ou mépriser la recherche scientifique. Avertie de ces graves défauts et de leurs conséquences si blessantes, l'Église catholique, depuis une vingtaine d'années, s'est engagée sur le chemin courageux de la repentance. Le moment le plus émouvant a sans doute été celui où le pape Jean-Paul II s'est rendu au Kotel, à Jérusalem, en mars 2000. Il y a déposé la prière de repentance de toute notre Église, dont bien des membres se sont fourvoyés, au cours de l'histoire. Pourquoi nous sommes-nous comportés comme des dominateurs, alors que notre vocation est d'être au service des hommes et de contribuer à leur joie, à l'image de celui qui est venu « non pas pour être servi, mais pour servir et donner sa vie » (Mat 20, 28) ?

Que les religions soient un espoir pour la société, l'histoire, l'architecture, la musique et toute la culture le montrent également. Chacun sait comment les universités sont nées dès le XII^e siècle, à Bologne, Paris ou Salamanque. L'Église est heureuse d'avoir pris ces initiatives audacieuses, qui ont fait le prestige intellectuel de l'Europe. Elles sont le fruit du travail d'une communauté qui a compris que sa seule mission est de servir. Nos hôpitaux, ces merveilles de la santé publique en France, sont les héritiers des « Hôtel Dieu » qui ornent

toujours le cœur de nos cités. Tout le monde connaît la figure de saint Vincent de Paul luttant contre toutes les formes de misère, et celle de saint Jean-Baptiste de la Salle, qui a rendu l'école gratuite et accessible à tous les enfants, spécialement ceux des familles les plus pauvres, dès le XVIIe. Il a parcouru la France avec ses « Frères des écoles chrétiennes », ouvrant des établissements jusque dans les villages les plus reculés. Voilà comment ce bienfait de l'école, dont l'État a pris le relais au XIXe siècle, est né d'une religion fidèle à sa vocation de servante.

Et aujourd'hui, comment ne pas nourrir une grande admiration pour Sœur Emmanuelle qui vient de nous quitter ? Ou pour Mère Teresa qui, sur les trottoirs de Calcutta, se penchait sur ceux qui allaient mourir comme des bêtes. Certes, elle ne pouvait pas leur éviter la mort, mais en se faisant proche d'eux, en leur donnant l'affection et la tendresse auxquelles tout être humain a droit, elle leur rendait leur dignité, au moins dans ces moments suprêmes.

Partout dans le monde, des religieuses et des religieux, loin des médias – j'en ai rencontré dans les contrées désertiques du sud de Madagascar – alphabétisent les enfants et les adultes, luttent contre la lèpre et soignent la gale. Aujourd'hui, dans le monde, 30 % des établissements de soin pour les malades atteints par le sida, sont tenus par l'Église catholique. Ces actions – peu connues, mais qu'il n'y a aucune raison de taire – sont indispensables, autant pour ceux qui en bénéficient que pour les croyants, qui ne seraient pas conséquents avec leur foi, s'ils ne les accomplissaient pas.

Mais on voit aussi cette charité à l'œuvre aujourd'hui, à Lyon. Un maire d'arrondissement me disait, il y a quelque temps, qu'il avait grandi dans un milieu assez critique par rapport à l'Église, mais qu'il ne supportait plus que l'on

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

dise du mal des chrétiens. Chaque jour, en effet, il constate la place considérable que ces derniers occupent dans la vie associative, spécialement au service des plus pauvres. Voilà un espoir réel que les religions offrent à la société !

Puis-je proposer aussi que l'on inverse le titre de notre session : les sociétés ne sont-elles pas aussi parfois une menace pour les religions ? En même temps ne représentent-elles pas un espoir pour les religions ? Qu'elles aient persécuté les religions, l'histoire le montre abondamment. En France, c'est une loi de la République, votée par un Parlement censé représenter la société tout entière, qui a décidé de massacrer des Français, sous le seul prétexte qu'ils étaient catholiques et vendéens. Et cela a entraîné la mort de plusieurs centaines de milliers de personnes...un fait sur lequel plane toujours un silence aussi étonnant qu'injuste. Un siècle plus tard, entre 1903 et 1905, les religieux ont été expulsés de France, et les biens de l'Église ont été spoliés. Mais il y a eu bien pire en Allemagne : en plein XXe siècle, le chancelier démocratiquement élu a édicté des lois qui ont conduit six millions de nos frères juifs à la mort. Monstruosité de la Shoah ! Et, malheureusement, la liste des pays où des croyants vivent aujourd'hui dans la peur ou la terreur, n'est pas difficile à faire. Oui, la société peut aussi être une menace pour les religions.

Mais l'aspect le plus intéressant, à mon sens, c'est que la société est aussi un véritable espoir pour les religions, quand elle permet aux religions de devenir ce qu'elles doivent être, des servantes de l'humanité tout entière. S'il est une certitude commune aux religions juive, musulmane et chrétienne, c'est de croire qu'il existe des trésors d'amour et de miséricorde dans le cœur de Dieu, et que tous les hommes y ont droit, tout d'abord ceux qui souffrent et qui sont les plus malmenés par la vie. C'est

notre mission première de leur faciliter l'accès à cette source inépuisable de réconfort. Ainsi, un juif, membre du peuple élu, un musulman qui invoque le Dieu très miséricordieux et un chrétien fidèle à sa vocation, tous doivent être d'ardents et authentiques serviteurs de l'amour de Dieu et aller au devant des souffrances de notre monde. En ce sens, je trouve que la société est un espoir pour la religion. Lorsqu'elle manifeste ses besoins et ses souffrances, son appel renvoie les croyants et toutes les institutions religieuses à leur propre vocation et les conduit à faire ce que Dieu leur demande.

On me permettra, pour conclure, d'éclairer ce propos par une parole de Jésus tirée de l'Évangile selon saint Matthieu. Il dit à ses disciples : « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde »(5, 13-14). Qu'est-ce que la lumière apporte dans une salle ? Rien, sauf que s'il n'y en avait pas, nous nous prendrions les pieds dans les chaises et les tables. La lumière n'ajoute rien, mais elle nous donne tout. Grâce à elle, l'espace nous est offert et nous pouvons disposer librement des lieux. Et le sel, qu'apporte-t-il à un pain doré et bien cuit ? Rien quant à son aspect extérieur et à sa valeur nutritive, mais il lui donne son goût et l'on peut dire que c'est... tout ! On s'est parfois moqué du catholicisme avec des formules aussi ridicules que : « Le pape, combien de divisions ? ». Il est certain que le service rendu par les religions n'est pas de l'ordre des tanks et des banques ! Leur mission n'est pas de s'inscrire dans une logique de la production ou de la puissance humaine. Mais si elles sont fidèles à leur vocation, c'est-à-dire attentives à la mission que Dieu leur donne et aux appels que le monde leur lance, c'est alors un cadeau considérable qu'elles peuvent offrir aux hommes ! Espoir pour nous-mêmes et espoir pour la société dans laquelle nous vivons, il revient, à nous femmes et hommes de foi, de nous en tenir à cette place

humble, à la fois merveilleuse et discrète, d'être « le sel de la terre, la lumière du monde ».

AZZEDINE GACI

Chers amis, vous le savez, il n'y a pas un musulman ni une musulmane en France qui ne soit régulièrement interpellé sur les questions de la guerre et de la violence qui se développent dans le monde, et notamment dans le monde musulman. Certains tentent même d'établir un lien, qui s'apparenterait à une règle, selon laquelle la violence serait une donnée intrinsèque à l'islam.

Que disent les textes fondateurs de l'islam ? C'est parce qu'il est capable du pire que l'homme doit lutter, faire l'effort à l'intérieur de lui-même, pour devenir meilleur. L'homme doit lutter au quotidien contre les forces les plus négatives de son être. Son humanité dépendra essentiellement de la maîtrise de ses pulsions, de ses tensions et de ses démons intérieurs, nous disent-ils. Au lieu de déclarer la guerre au monde entier, l'homme devrait d'abord apprendre à faire la guerre à l'intérieur de lui-même, dans son cœur.

Car l'homme est sur terre non pas pour détruire la vie, mais pour la donner. « Quiconque a tué un être humain, à l'exception en punition d'un meurtre ou d'autres crimes odieux, doit être considéré comme ayant tué toute l'humanité ; et quiconque a sauvé une vie humaine doit être considéré comme ayant sauvé la vie de toute l'humanité » (Coran, sourate 5 la table servie, verset 32). L'homme n'est pas sur terre pour haïr mais pour aimer. « Nul d'entre vous n'a la vraie foi s'il ne désire pas pour son prochain ce qu'il désire pour lui-même » (Hadith, parole du prophète).

L'homme n'est pas sur terre pour prêcher la violence, semer des peurs, mais pour propager la paix comme le recommande une tradition musulmane : « Soyez les propagateurs de la paix » (Hadith, parole du prophète). C'est au fond ce que nous disent toutes les religions, toutes les philosophies. C'est l'essence même de toute culture et de toute civilisation. C'est sur ces valeurs, précisément sur ces valeurs, que nous devons fonder la politique dont le monde a besoin pour aujourd'hui : une politique qui intègre à la fois la dimension intellectuelle, morale, éthique, mais aussi et surtout la dimension spirituelle dont les hommes et les femmes d'aujourd'hui ont besoin, une politique de civilisation qui fait du respect de la diversité, de la dignité humaine, du respect des croyances et des religions une valeur universelle.

Nous, musulmans, considérons la diversité comme une volonté divine. C'est Dieu qui a voulu que je sois musulman aujourd'hui. S'Il l'avait voulu, comme le dit un verset coranique, nous serions tous des juifs ou des chrétiens, ou des musulmans. « À chacun de vous, Nous avons assigné une voie et un chemin. Si Dieu l'avait voulu, certes Il aurait fait de vous une seule communauté. Mais (Il ne l'a pas fait) afin de vous éprouver dans ce qu'Il vous a donné. Concurrencez vous donc dans les bonnes œuvres. Vers Dieu est votre retour à tous ; puis Il vous informera de ce en quoi vous divergiez. » (Coran, Sourate la table servie, verset 48).

La diversité n'est pas un défi d'aujourd'hui, c'est notre épreuve de tous les jours, de tous les temps : apprendre à respecter les amours, les sensibilités, la complexité de celui ou de ceux qui ne partagent pas ma foi, ni entièrement ma mémoire, mais avec lesquels je dois immanquablement construire mon avenir. Parce que nous vivons ensemble et que nos responsabilités sont partagées. Quand elle est bien gérée, cette diversité est

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

une richesse : elle équivaut à une rivalité dans la bonté. Mais quand elle est mal gérée, elle peut s'exprimer dans la volonté de puissance, de pouvoir sans partage, d'exploitation, et la violence.

Les musulmans de France et les responsables musulmans de France ont effectivement beaucoup à faire aujourd'hui en France, en Europe et dans le monde occidental en général, pour revisiter, relire les textes fondateurs de l'islam, les approfondir, ne pas rester à la surface, entrer dans leurs finalités, étudier leur environnement – les lois du pays dans lequel ils vivent – et surtout produire une pensée en phase avec leur époque et leur contexte.

Mais les politiques aussi ont beaucoup à faire aujourd'hui vis-à-vis des musulmans : leur permettre de porter une foi, de transmettre leur foi à leurs enfants et de la vivre dans les mêmes conditions de respect et de dignité que les autres communautés religieuses. C'est à ce prix-là à mon sens, et à ce prix-là seulement, que l'on pourra faire face ensemble, les uns avec les autres et non les uns contre les autres, aux prêcheurs de la haine, aux entrepreneurs de la violence et aux professionnels de la peur. C'est de cette manière et de cette manière seulement que l'on pourra apprendre à vivre tranquillement, sereinement et paisiblement ensemble aujourd'hui.

RICHARD WERTENSCHLAG

Notre dialogue ici à Lyon a été rendu possible parce que nous sommes porteurs de notre mémoire commune, de notre gratitude et de notre reconnaissance pour des gestes positifs forts qui ont su dépasser les clivages, les

antagonismes, l'esprit du temps, le politiquement correct, au cours de l'Histoire.

Comment oublier l'archevêque Leydrade, qui au IX^e siècle, demanda à Charlemagne d'accorder à la communauté juive des privilèges, et notamment l'autorisation de construire une synagogue à mi-pente de la colline de Fourvière ? Comment oublier que quelques années plus tard, Lyon fut une ville qui, sous l'influence des *missi dominici*, émissaires de l'empereur, et malgré l'ire de l'évêque Agobard, transféra le jour du marché du samedi au dimanche, afin de permettre aux juifs d'observer le jour sacré hebdomadaire de repos du shabbat ?

Comment oublier, lors de la première guerre mondiale, le sacrifice suprême du Grand rabbin Abraham Bloch, aumônier militaire du 14^e corps d'armée, fauché par un obus et tombé au champ d'honneur dans les Vosges, au moment où sollicité par un soldat catholique agonisant, il lui tendait un crucifix qu'il avait cherché au presbytère voisin ?

Comment oublier, lors de la seconde guerre mondiale, l'action salvatrice du Père Chaillet et de l'abbé Glasberg soustrayant à la police de Vichy une centaine d'enfants juifs raflés et détenus au camp de Vénissieux, afin de leur éviter la déportation ? Le tout fut couvert par le Cardinal Gerlier, connu déjà pour sa lettre de protestation lue en chaire dans les églises, le 6 septembre 1942, qui dénonçait les traitements inhumains imposés aux juifs après la rafle du Vel d'hiv' : « Ce n'est pas sur la haine et la violence que l'on bâtira un ordre nouveau », une phrase qui reste plus que jamais d'actualité.

Enfin, souvenons nous du premier imam de Lyon, Bel hadj El Maafi qui, au temps de l'Occupation, fournit des faux certificats de religion musulmane à des enfants juifs de Saint Fons, originaires d'Afrique du Nord, pour leur

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

sauver la vie, le même personnage qui n'hésita pas un seul instant à participer aux cérémonies commémorant la création de l'État d'Israël.

Toute cette approche explique aussi l'attitude des dirigeants

religieux et politiques de la communauté juive dans leur soutien indéfectible pour la construction de la grande mosquée de Lyon. Tous ces êtres d'exception n'hésitèrent pas à aller souvent à contre-courant des idées et des préjugés établis, au nom de leurs idéaux et de leur espérance en la fraternité humaine et en l'esprit d'ouverture nécessaire vis-à-vis de l'autre.

Trop souvent, comme l'écrit Rabbi Yehuda Halévy, dans son livre du Kouzari, « les religions monothéistes majoritaires ou hégémoniques ont des intentions agréées par Dieu, mais leurs œuvres ne le sont pas toujours. Elles se sont partagé la terre habitée, mais elles se sont combattues dans des guerres prétendues saintes. Or les uns et les autres de ses adeptes manifestent pour leur Dieu une pure dévotion, se vouent à leur culte, pratiquent l'ascèse, jeûnent, prient puis s'en vont, fermement décidés à tuer leur prochain, convaincus que c'est le plus bel acte de piété qu'ils puissent accomplir et qui les rapproche de Dieu en leur offrant le jardin paradisiaque. » « Tu aimeras l'Éternel ton Dieu » : selon Rabbi Sim'ha Sissel, « fasses en sorte que le Nom de Dieu soit aimé de toutes les créatures, grâce à toi, en prodiguant ton amour à tout un chacun, par tes bonnes actions, en ayant la foi du néophyte, toujours enthousiaste pour agir dans un esprit philanthropique ».

S'il n'y avait pas d'État, de gouvernement, les hommes s'entredéchireraient, ce serait l'anarchie. Jérémie, dans sa lettre aux exilés de la terre d'Israël, leur demande de prier pour la prospérité de leur terre d'adoption, d'où la prière récitée tous les shabbats dans les synagogues pour la

République française et ses dirigeants. L'importance de la loyauté vis-à-vis de son pays est un principe de base, sauf s'il vous demande de profaner des lois importantes de la Torah. Mais être honnête, payer ses impôts est un devoir, la loi du pays est la loi, martèle le Talmud.

Qu'attendons-nous de l'État et de ses autorités temporelles ? Nous formons à Lyon un véritable partenariat. Les responsables politiques agissent peut-être ou parfois dans un esprit de *realpolitik*. Mais tous comprennent qu'il y a tout intérêt à vivre en bonne intelligence et en harmonie avec toutes les familles de pensées et de convictions. Nos élus, le Maire, Gérard Collomb, le Président du Conseil régional, Jean-Jack Queyranne, se font un devoir d'assister, tout comme le Cardinal Philippe Barbarin, à nos offices religieux du Yom Kippour ou de soutenir nos projets matériels pour le bien commun de la cité, comme le fait le Président du Conseil général, Michel Mercier.

Les hommes de religion doivent eux aussi concourir à la paix civile et à la cohésion sociale. Ils doivent aider à créer un esprit d'harmonie dans la cité, à susciter le respect mutuel entre les diverses communautés religieuses. Leur influence est prise en compte par les politiques de ce pays qui ont parfois tendance à les surestimer. Combien de jeunes, auteurs de troubles ne fréquentent pas les lieux de culte et ne sont guère sous leur zone d'influence ! Quoi qu'il en soit, les hommes de religion devraient être davantage utilisés comme pompiers de service sur le plan de la coexistence ethnique ou communautaire, ramenant les rebelles vers les repères et les valeurs communes.

Si nous sommes tous conscients de l'histoire et du poids du christianisme pour la France, fille aînée de l'Église, les décideurs, les employeurs, les institutions publiques doivent davantage s'ouvrir à la diversité religieuse. La Constitution républicaine garantit la liberté

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

religieuse, la laïcité (loi du 9 décembre 1905) autorise depuis 1905 la création et le maintien des aumôneries pour les principaux cultes dans les armées, les hôpitaux et les prisons, destinées à assurer le libre exercice des cultes dans les établissements publics, à charge pour l'État et les collectivités publiques de les rémunérer. Mais il reste aussi plus que jamais souhaitable d'entendre la voix des religions, porteuses de valeurs éternelles, dépassant le temps et non liées aux modes de l'époque.